

BLACK-DRAUGHT -- un SPLENDIDE REMÈDE

Une dame de la Géorgie dit que c'est le meilleur remède pour l'indigestion et les aigreurs gastriques. Elle en a toujours sous la main

Lyster, Gie. — Mme M. P. House, de R. F. D. 2 de cet endroit relate son expérience avec "Theodor's Black Draught" en ces termes: "Ma mère et la famille se sont toujours servies de "Black-Draught" pour les maux hépatiques, et disent que c'est le meilleur remède, sur le marché, pour le foie. Depuis que je me rappelle, nous en avons toujours en chez nous. C'est un remède d'excellent pour les aigreurs gastriques, le foie paresseux et les troubles intestinaux. Je recommande Cardui à mes amis; il m'a sauvé de dépenses de médecine. Pendant 70 ans Cardui a été en usage pour les dérangements de l'estomac. La popularité de ce remède en prouve l'efficacité.

Vous tombez dans un état dangereux si votre foie ne fonctionne pas bien, si vous souffrez de maux de tête, de constipation, d'un état bilieux, d'indigestions, etc. Il faut un traitement.

"Black-Draught" a prouvé sa valeur dans ces conditions de santé chancelante. C'est un remède entièrement végétal qui agit promptement et naturellement, aidant à régler le foie, à nettoyer les intestins de toutes impuretés. Essayez-eh. Chez tous les pharmaciens. Prix, 25c le paquet. Coûte seulement un sou la dose.

VITAL STATISTICS

- Births Mrs. John Mari, 127 Wagner street, a boy. Mrs. Preston Davis, 2226 Delachaise street, a girl. Mrs. Lloyd Stephens, 2120 Brainard street, a girl. Mrs. William Taylor, 317 Gayoso street, a boy. Mrs. John Morris, 826 Bourbon street, a boy. Mrs. Joseph Ross, 373 Annunciation street, a girl.

Marriages

- Charles Melcher and Miss Anna Augustin. Peter Johnson and Miss Odell Moore. Arthur Simms and Miss Jessie Gray. Edward Reed and Miss Mary Seward. Walter Felsch and Miss Ida Kincaid.

Deaths

- Mrs. Louise Marianne, 26 years, Jacob Sax, 51 years. Margaret Schmitt, 47 years. Alice Stewart, 75 years. Miss Louise Duperron, 41 years. Ernest Alberts, 33 years, 1311 Magnolia street. Miss Mathilda Sanders, 10 years, 704 Frenchman street. Adele Brunfield, 3 months, 2246 Saratoga street. Edward Ashford, 33 years, New York. Jane Roman, 70 years, Faith Home, Georgiana Buchanan, 52 years, 6106 Octavia street. Joel Shuter, 16 months, St. Vincent asylum.

CIVIL DISTRICT COURT

Philip Worlein vs. C. S. Mercier, sequestration, \$67.50; Jacob Marks vs. Samuel G. Jacobs, claim, \$23.04; William Shields, et al. vs. Virginia Michel, et al., partition; J. P. Simons Piano Company vs. Nora Lambert, sequestration, \$399.84; The Yazoo and Mississippi Valley Railroad Company vs. J. Brady, petty action; W. H. Hodges and Mumford and Alvis, vs. Peter Belz and S. J. Naro, claim on note, \$194; John B. Warfield vs. Joseph T. Burke, provision al seizure, \$320; Belva Garcia vs. John Vedder, her husband, divorce; in the matter of "The Kyle Warehouse," warehouse certificate.

Successions

James Redmond and Margaret Leahy, his wife; Claude M. Smith, Charles A. Brodtmann.

DIAMOND THEATER

Bienvenue et Bourgogne TOUTES LES PLACES, 10c Le grand succès sensationnel "THE MASK OF LIFE" Seven Films TOUTE LA SEMAINE aussi le Pathe Weekly.

TOITURES

Francées, pilées dans un canotier en métal galvanisé Fourreaux et poches à huile B. V. REDMOND & SON, 308-311-313 RUE DISCATUR Phone No. 1058-1057

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

(Commencé le 5 mai.)

"COEUR SACRIFIÉ"

JULES DE GASTYNE

PREMIERE PARTIE

Dans une rue voisine du boulevard des Italiens on remarquait depuis quelque temps une grande construction toute neuve, d'un style assez banal, mais d'apparence imposante. C'était l'hôtel que s'était fait bâtir le Crédit du Globe, société financière puissante, en pleine prospérité, au capital de quatre-vingt millions, faisant la banque, l'escompte, s'occupant de l'achat des valeurs, lançant des emprunts et des émissions, faisant en un mot toutes les opérations habituelles aux établissements de ce genre. On disait merveille des splendeurs destinées à honorer le client qui pénétrait là-dedans. C'était d'abord l'escalier, un escalier vaste, majestueux, et qui sur celui de l'Opéra, et conduisant les visiteurs du rez-de-chaussée au vestibule, sorte de vaste hall, au premier étage où s'élevaient les bureaux du directeur, en même temps président du conseil d'administration, la salle du conseil et quelques autres pièces moins importantes.

Le cabinet du secrétaire général était situé à main droite, en bas, donnant sur le vestibule. L'escalier, le vestibule, le palier du premier étage, tout était couvert de tapis épais et moelleux où les pieds disparaissaient presque et qui amortissaient tous les bruits, donnant au va-et-vient des gens quelque chose de vapoteux et de doux. Dans le vestibule, des banquettes et des fauteuils couverts de velours à fleurs frappées étaient disposés pour les visiteurs... Les panneaux de l'escalier, entourés d'une bordure de marbre, étaient éclairés de peintures lumineuses signées Clairin.

Un matin du mois de décembre de l'année 1892, une cinquantaine de personnes, clients, employés, journaliers, financiers attendaient dans l'établissement assis dans le vestibule, étagés sur les marches de l'escalier, l'arrivée du président, qui n'avait pas encore paru de la matinée. Deux huissiers majestueux, la chaîne d'acier au cou, en culotte, les mollets à l'air, étaient à la disposition des arrivants de la porte à deux battants vommis de minute en minute, augmentant le nombre des patients. Ils prenaient les cartes, offraient des sièges, paraient de la venue, probablement prochaine, de M. le président. De temps à autre, un jeune homme d'une trentaine d'années environ, la moustache blonde, l'œil arrogant, un monocle tombant sur son gilet blanc, sortait d'un air affairé du cabinet du secrétaire général, disait un mot à l'un et à l'autre, prenait en causant une attitude suffisante, tout gonflé de l'importance de son patron.

Parmi les personnes qui attendaient dans le vestibule deux se détachaient de l'ensemble commun et ordinaire des autres. C'étaient deux hommes d'une quarantaine d'années à peu près, qui causaient avec animation, l'un à demi assis sur le coin d'une petite table, l'autre debout à ses côtés. Le premier, vêtu d'habits fatigués, mis avec une insouciance de la recherche qui contrastait avec la tenue imposée des coulisiers qui l'entouraient, semblait être chez lui, très à l'aise... Il portait toute sa barbe, une barbe noire avec des poils grisonnants, négligée comme le reste de sa personne, et ses yeux étaient abrités derrière des vitres de lorgnon qui lui donnaient l'air méchant.

L'autre, le torse enveloppé dans une redingote noire qu'on voyait par l'ouverture du pardessus, cravaté de blanc et ganté, une volumineuse serviette sous le bras, voulait être solennel et n'arrivait qu'à paraître endimanché. Le premier se nommait Vernet. Il était rédacteur en chef d'un petit journal financier et scandaleux, la "Sécurité". Le second était un courtier en toutes sortes de choses. Il cherchait des annonces pour les journaux, plaçait des stocks de cuirs chez les corbourniers, offrait des poudres nouvelles aux ministres de la guerre et de la marine, des troupeaux de bœufs aux bouchers; croyait à toutes les affaires chimériques qui liguent les cerveaux fatigués des chercheurs de fortune, roublard et naïf en même temps, menteur et ventard, très habile à mettre les autres dedans et se laissant duper avec la plus grande facilité. Il s'appelait M. Le Horteur; le mot monsieur était si indissolublement lié à son nom qu'on aurait cru qu'il en faisait partie. Dans deux personnages, c'était surtout le journaliste qui causait,

l'autre l'écoutait. De temps à autre, ils étaient dérangés par quelqu'un qui entrant et qui, s'adressant à l'huissier, demandait: — M. Reynaud.

L'huissier s'inclinait et répondait avec solennité: — M. le président n'est pas encore arrivé. — Il va venir? — Je ne pourrais pas vous le dire, monsieur. M. le président n'a rien fait dire. — Bien, j'attendrai.

Et l'homme, lâchant le battant de la porte, entrant dans le vestibule ou montant les marches de l'escalier, car le palier en haut était encombré comme le vestibule en bas, et on voyait des têtes se presser au-dessus de la balustrade... Et le président n'arrivait pas. Onze heures venaient de sonner. L'impatience gagnait quelques-uns des attendants qui lâchaient pied et s'en allaient, mais les autres restaient à leur poste, couragieusement, bien qu'ils n'eussent plus beaucoup d'espoir de pouvoir causer longtemps avec M. Reynaud. Des qu'un visiteur était entré dans son cabinet et avait prononcé les premières phrases qu'il avait à dire, le président posait le doigt sur un petit bouton d'éclairage mis à portée de sa main, et la porte s'ouvrait. C'était le tour d'un autre. Tous connaissaient ce façon qu'avait le banquier de congédier son monde, et nul ne s'en formalisait. M. Reynaud était si occupé, avait la tête bourrée de tant d'affaires! M. Reynaud passait en effet pour un financier très intelligent, très fort, très osé, et très veinard surtout, ce qui, pour les hommes qui manient l'argent des autres, est peut-être la première des qualités.

Cependant Vernet, qui ne cause plus depuis un moment et qui vient de regarder l'heure à sa montre, pousse un large soupir.

— Quel é pose! hein?

— Bah! fait l'annoncier d'un air résigné, j'y suis bien habitué... Ma vie à moi se passe sur les banquettes dans les antichambres.

— A-t-ils tu ne ten vas pas? — Pourquoi m'en ferais-je maintenant que j'ai attendu? Et toi, tu n'as pas non plus?

— Moi, c'est indispensable que je voie M. Reynaud, et l'affaire est trop importante.

Un silence, pendant lequel le même va-et-vient se fait autour des deux hommes. Puis, Vernet, pour dire quelque chose, prononce:

— Et ça va bien vers les affaires?

— Mal... Les commerçants français ne veulent pas comprendre les bienfaits de l'annexion. Tandis que les journaux étrangers, les journaux anglais, par exemple, sont bondés de réclames, c'est à peine si nous avons dans nos journaux une dizaine de clichés qui passent et qui repassent, toujours les mêmes.

— C'est vrai. — Heureusement désoient de temps en temps les affaires financières sur lesquelles nous nous rattrapons un peu.

— Tu as fait des affaires ici dernièrement? — Pas encore... Mais on m'a parlé d'une émission qui allait être lancée.

— Peuh!

— Ce n'est pas vrai??

— Je ne dis pas, je n'en sais rien.

— Bonne maison, hein? Le Crédit du Globe?

— Heu!

— Comment?

— Beau coup d'embaras, de poudre jetée aux yeux. Mais au fond...

— Comment?

— Enfin il court des bruits.

— Ce n'est pas possible!

— M. Le Horteur avait pris un air effaré. Il avait le respect de tout ce qui semble puissant, de tout établissement pouvant lui faire gagner de l'argent, et quand on en disait du mal devant lui il lui semblait qu'on médisait de lui-même.

Le journaliste insistait.

— Si... si... je suis bien renseigné.

— Pourtant, hasarda l'annoncier, M. Reynaud.

— Oh! M. Reynaud, M. le président, comme on l'appelle ici, est un grand financier... un homme de poids... Voilà vingt ans qu'il préside des conseils d'administration... Il semble ne présider, cet homme, il devait présider dans le ventre de sa mère.

— Que tu es moqueur!

— Parole!... Tu ne le connais pas?

— Je ne l'ai jamais vu.

— La tête de l'emploi, mon cher. Une tête en bois, si grave et si triste qu'il se donne envie de pleurer à lui-même quand il se regarde dans une glace.

— Farceur!

A continuer.

LA RUSSIE ET LA PAIX SEPARÉE (Dépêche spéciale à l'Abéille). Washington, 4 mai. — Le président et le Cabinet se sont consultés aujourd'hui, afin d'aviser aux moyens d'empêcher la Russie d'accepter une paix séparée.

Ce que pèse l'Amérique

Du Figaro: Les journaux allemands accueillent, le sourire aux lèvres, l'entrée en ligne des Etats-Unis auprès des nations alliées... Ils vont apprendre ce que pèse l'Amérique.

Au point de vue moral, la guerre a pris, tout à coup une portée, une grandeur qui la met à sa véritable place dans l'histoire des révolutions humaines. Jusque-là, on lésait; maintenant, c'est clair: l'humanité sortira de ce conflit avec une conception nouvelle de son existence solidaire.

"On ne fait pas à la démocratie sa part." Or, le président Wilson a jeté, à pleines mains, sur l'Europe les semences de la démocratie américaine. Si les autocrates eussent été présents, ils se fussent gardés comme de la peste de provoquer une si redoutable contagion.

Voyez plutôt; quelques dizaines de millions de germano-américains — les gens au trait-union, comme dit Roosevelt — vont avoir à choisir entre la fidélité à l'ancienne patrie qui les a laissés partir, et le devoir envers la nouvelle patrie qui les a accueillis et qui les abrite. Pour l'énorme majorité d'entre eux le choix est fait. "Ibi bene, ibi patria." Mais ces êtres qui, hier, encore, étaient amorphes et passifs, résignés, ou douloureux en présence du duel engagé entre l'Allemagne et la civilisation, ces hommes sont provoqués, maintenant, à devenir les agents de propagande les plus actifs pour la cause de leur patrie d'adoption. Ils auront l'autant plus de zèle qu'ils étaient plus hésitants hier; sinon, entre deux mondes, on ne trouve pas de gens qui, en ce moment, errants et flottants, vœux à la haine et au mépris des deux côtés.

Or, elles sont rares, les familles allemandes qui n'ont pas un de leurs membres installé en Amérique; ce sont des déracinés qui, demain, seront les éducateurs et les maîtres. Les démocrates néophytes apprendront aux retardés de l'ancien continent la dignité de l'homme libre, la noblesse des responsabilités civiles et lui inculqueront le goût de l'irrésistible.

Or, justement, l'Allemagne est prête à recevoir cette leçon. Bethmann-Hollweg est acculé, entre les sommations des partis avancés réclamant le suffrage universel et le "bon possumus" des partis réactionnaires. Il ne peut même plus choisir. Lui et son empire sont à ce point où l'en va plus que l'embaras des fautes.

Or, la plus grave de ces fautes, de ces fautes fatales, c'est d'avoir attiré l'Amérique dans la guerre, au moment où celle-ci entre dans sa phase décisive et où l'existence même de l'Empire est en suspens. Le peuple de Guillaume exige justement ce que Wilson lui apporte, la liberté.

Autre problème non moins grave formulé dans le message; celui de la neutralité. Ici, le président Wilson prend à parti non un peuple seulement, mais toute l'humanité. Celle-ci, en effet, en tant qu'elle n'est pas engagée dans le conflit ne peut échapper au cas de conscience qui a fait agir l'Amérique. Pas un Etat au monde qui puisse se nier à lui-même les conséquences d'une abstention qui risque de tomber dans la complaisance pour glisser peu à peu dans la complicité.

Le 10 août 1914, paraissait ici-même un article sur les "impossibles neutralités". Il disait: "Le sort de la civilisation est entre les mains des puissances neutres, des puissances américaines... Le monde entier a un intérêt effectif, présent, immédiat à ce que le monde ne pèrise pas." Ce sont presque, mot à mot, les termes dont se sert le président Wilson, de même que nous nous adressions à lui, il s'adresse aux autres neutres.

Ayant pris son parti (non sans de longues et profondes méditations), il les somme, en quelque sorte, de se prononcer à leur tour. Qui sait, plus tard, il sera très fier.

L'apport matériel de la puissance américaine pour la guerre est incalculable. Voyez ce qu'a fait l'Angleterre. Le peuple "marchand" par excellence est devenu un peuple guerrier. Rien de plus beau, rien de plus militaire (comparez la lourde discipline boche que l'admirable entraînement, l'élan sportif de cette belle race si magnifiquement décaplée qui se lance au combat comme un pur-sang sur la piste.

La même envie va prendre au peuple américain. Il est fait pour la lutte; il a l'œil, l'entrain, la résolution. Un vieux fond de "Bras-armés" dort en lui. Attendez que ce lion se réveille. Ne croyez pas qu'il y aille à moitié, ce n'est pas sa nature. On ne se bat pas d'un bras, mais avec le corps tout entier. La patrie une fois engagée, il faut la gagner. Qui arrêtera les centaines de mille hommes se levant d'un bond dès que l'appel d'un Roosevelt ou d'un Wood les aura touchés?

La guerre continentale, la guerre maritime, la guerre de patrouilleurs,

tout cela va fouetter le sang du peuple américain. Et pour ceux qui échapperont à l'entraînement contagieux, il y aura le jeu de la guerre économique, de la guerre financière, de la guerre d'opinion. Le mot "bûche" est américain. Que de façons plus amusantes les unes que les autres de traquer le Boche! Le vieux sang du traqueur ne fera qu'un tour, quand une fois on lui aura livré la bête féroce qu'il doit abattre.

Et la guerre ne sera rien, — espérons d'ailleurs qu'elle sera finie bientôt — ce qui sera quelque chose, c'est la négociation de la paix et l'après-guerre.

J'attends les Américains à la négociation de la paix. Leur fleuron, dominant celui des Anglais, fera son affaire de la balouraise botonne. M. Wilson n'est pas entré en guerre pour un but mesquin: il le dit et on peut l'en croire; il est entré en guerre pour serrer la vis à l'impérialisme et au militarisme, à la caste guerrière et aux pansementistes de tout poil et de tout grade. Tant qu'il y aura un chef allemand pratiquant la doctrine du "chiffon de papier" se vantant du naufrage de la "Mastiliana" et applaudissant à l'assassinat de Miss Edith Cavell, M. Wilson se chargera de son éducation en matière de droit international, et il saura bien lui inculquer le respect des traités et de ces bonnes "habitudes" humanitaires. Vous ne croyez qu'au droit de la force, on va vous faire connaître la force du droit.

Nous réclamons ici, non sans quelque timidité, sous l'œil sévère de la censure, la déchéance de la dynastie des Hohenzollern... Je passe la main au président Wilson. Il s'en charge!

Et puis, il restera "Tupper cut" final de "l'après-guerre". L'empereur Guillaume le répétait à qui voulait l'entendre; le véritable concurrent économique de l'Allemagne, c'est l'Amérique. L'Anglais est plus marchand que producteur; en fin de compte, le trafic anglais s'arrangeait de la production allemande. Le merveilleux commerçant transportait les produits qui le concurrent, malgré le "Made in Germany." Mais l'Américain travaille sur d'autres données, il est vendeur des mêmes articles que l'Allemand; et, en plus, il détient la nourriture et la matière première dont a besoin ce concurrent. L'Allemagne économique pouvait subsister en s'entendant avec l'industrie américaine, en la séduisant, en la trompant. Mais si celle-ci est avertie, si, d'une part, elle garde ses cotons, ses pétroles et ses blés, et si, mieux encore, elle les transforme pour organiser, par tout le monde, la concurrence contre le commerce allemand, celui-ci verra, là aussi, à qui il a affaire. Cette "après-guerre" deviendra la véritable guerre.

Je ne dirai que la France a contribué plus qu'aucune des puissances alliées à déclencher la résolution des Etats-Unis. La sympathie que leur élitte éprouve traditionnellement pour la nation sœur a été un des plus puissants moteurs de l'âme américaine. Eh bien! nous allons être payés, payés au centuple: non seulement par cette noble et admirable amitié qui se prolonge à travers les siècles, mais par le concours matériel, moral, intellectuel qui nous viendra de l'autre rive de l'océan; Lafayette et Washington, le groupe n'est pas seulement une belle image, c'est une entité vivante qui va décider, une fois de plus, de la naissance d'un monde nouveau. L'entrée en ligne de l'Amérique est une réalisation de notre destinée; elle nous remplit de joie.

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française.

DECES

DE LA BRETONNE (Dépêche vendredi 4 mai 1917, à 5 heures 25 A. M.). Epe de 31 ans. ALPHONSE J. DE LA BRETONNE, époux de Caroline Stewart, habit de la paroisse de Lafayette, Lne., et résident de cette ville depuis plus de 10 ans. Les parents, amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu samedi 5 mai 1917, à 3 heures P. M. Le convoi funèbre partira de sa dernière résidence, No. 1109, rue Decatur, entre l'Église et le Hôtel. Entièrement au chapitre Elysées.

F. LAUDUMIEY, B. ADER, Président et Gérant. Vice-Président. EMILE ADER, Secrétaire.

LAUDUMIEY & CO. LTD.



Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs 1108-1112 Rue N. Remparts PHONE ECKLOCK 468.

Peacock "A Bird of a Drink" Beverage Délicieux 5c Partout Dans tous les débits de première classe et livré à votre domicile. Tout le monde en raffole... F. HOLLANDER & CO. Distributeurs pour les Etats du Sud. Phone M 645

Grande Fête Annuelle de Mai QUI SERA DONNEE PAR New Orleans City Park Improvement Association AU BENEFICE DU PARC DE VILLE Dimanche, 6 Mai, au Parc de Ville Une grande variété d'amusements, tels que joutes athlétiques, vaudeville, danses, bals, revue navale sur le lac, feux d'artifice, etc. PRIX D'ENTREE, 25 CENTS. Les enfants au-dessous de douze ans, seront admis gratis.

Toutes nos importations Françaises et Anglaises en Médicaments & Spécialités Portent notre timbre de garantie bleu En exigeant cette Marque on sera sûr d'obtenir le produit original E. FOUGERA & Co., Inc. (Maison fondée en 1899) 80 BEEKMAN STREET NEW-YORK

Les Marches au Succès sont construites en dollars, pièce sur pièce. Chaque dollar déposé vous avance plus près du but que vous souhaitez—l'indépendance—; ce qui n'est atteint qu'en économisant une partie de ce que vous gagnez maintenant. Whitney-Central Trust & Saving Bank RUES ST. CHARLES ET GRAVIER 812 RUE OAK RUES CHARTRES ET IBERVILLE RUES DAUPHINE ET PIETE

NEURASTHÉNIE FER BRAVAIS ANÉMIE Chlorose, Faiblesse de Constitution, Manque de Force, Pâles Couleurs, etc. SANTÉ - VIGUEUR - FORCE - BEAUTÉ - CONVALESCENCE

R. G. HOLZER 317 ET 329 RUE BOURGOGNE NOUVELLE-ORLEANS, LNE. Garage "Holzer" portatif à l'épreuve de la Rouille, et Bâtisse Abri Fabricants de Portes, Fenêtres et Persiennes Incombustibles AGENTS POUR LES "NEPSON PRODUCTS" DE BIRD & COY, ET DES "B. S. WALL BOARD"